

## DES MAINS POUR TOUCHER L'UNIVERS

par C. Frederick FARRELL, Jr. et  
Edith R. FARRELL (Morris)

Parmi les personnages yourcenariens qu'on pourrait qualifier d'universels, c'est sans doute Hadrien qui nous viendrait d'abord à l'esprit. Lui connaissait mieux que personne, mieux qu'il ne nous est possible de le faire pour celui de nos jours, le monde de son temps. Ce qu'il savait, il l'avait appris dans des livres, ou pendant les voyages longs et fréquents qu'il avait faits et refaits à travers son empire, c'est-à-dire, la plus grande partie du monde connu à son époque ; il s'instruisait auprès de ceux qu'il rencontrait au cours de ses voyages ou qu'il faisait venir à Rome. Il avait, évidemment, des moyens pour le faire qui ne sont pas donnés à tout le monde. Il parlait plusieurs langues, était capable d'apprécier l'art, la littérature, et la pensée des civilisations autres que la sienne. Il en profitait aussi, car, selon l'image que Marguerite Yourcenar a créée de lui, c'était un homme doté d'une curiosité sans bornes, d'une intelligence rare, et d'un esprit qui le poussait à conserver tout ce qui lui semblait posséder quelque intérêt ou quelque mérite pour son temps ou pour l'avenir de Rome. Il aurait ainsi dicté des *Mémoires* où l'on trouve un compendium du monde antique.

Zénon est aussi, de bien des points de vue, un "homme universel", quelqu'un qui veut tout connaître pour se connaître. Mais les autres ? Ceux qui sont incapables de saisir l'universel au niveau où Hadrien savait l'apprécier ? Ceux qui n'ont ni la sagesse ni l'ampleur de visions requises ? Ou nous autres, ayant les médias, les réseaux d'ordinateurs, et qui ne sommes que découragés devant la vaste quantité de renseignements qui nous sont disponibles, mais que nous n'avons pas le temps de retrouver et, à plus forte raison, d'apprendre ?

Yourcenar nous a toujours conseillé une connaissance de l'univers et nous a proposé un moyen de l'atteindre dans son poème "*Hospes comesque*", écrit en 1930 ; c'est en se mettant en rapport intime avec

cet univers : “c’est dans tes bras que j’étreins l’univers”<sup>[1]</sup>. Le choix de ce verbe suggère à la fois une attitude, une démarche et un état d’esprit : le sens du toucher lui importe, les liens entre soi et l’univers devraient être étroits, et ils devraient être passionnés, c’est-à-dire, qu’il faut tout embrasser.

Pour se rendre compte de l’importance du toucher dans cette œuvre, on n’a qu’à consulter le premier roman de Yourcenar ; Alexis nous l’explique : “Je me souviens [...] d’une sensibilité particulière aux contacts, je parle des plus innocents, le toucher d’une étoffe très douce, le chatouillement d’une fourrure qui semble une toison vivante, ou l’épiderme d’un fruit” (OR, p. 17).

Il y a donc une façon d’atteindre l’univers et l’universel, même s’il faut le faire, non pas d’un coup de maître comme le faisait Hadrien, mais lentement, en tâtonnant. S’approcher de l’univers, le toucher, voilà ce qui est possible à tout le monde. Avec le geste de tendre la main, n’importe qui peut commencer à connaître le monde non-humain à partir de ce qui lui est tout proche et le monde humain à partir de son prochain.

C’est, selon nous, l’importance de ce genre de contact, qui a amené Yourcenar à se servir si souvent dans son œuvre de l’image des mains pour définir ses personnages et leurs rapports avec l’univers et avec autrui<sup>[2]</sup>.

Elle souligne le rôle des mains et précise la valeur de ce moyen de s’acquérir de la connaissance en parlant de Zénon : “ses mains”, écrit-elle, étaient “tachées d’acides, marquées çà et là de pâles cicatrices de brûlures, et l’on voyait qu’il considérait attentivement ces étranges prolongements de l’âme, ces grands outils de chair qui servent à prendre contact avec tout”<sup>[3]</sup>.

Les mains, “prolongements de l’âme”, autrement dit, les mains sont l’âme rendue visible, rendue palpable, un miroir de chair où nous pouvons lire l’état et parfois la destinée d’un personnage. Ce n’est pas

---

[1] *Les Charités d’Alcippe*, Paris, Gallimard, 1984, p. 20 ; c’est nous qui soulignons.

[2] Dans sa belle étude sur “Les signes de la main”, *Marguerite Yourcenar. Biographie, Autobiographie*, E. REAL, éd., Valencia, 1988, p. 77, Monique LACHET a parlé du “sentiment d’être relié au cosmos”.

[3] *Œuvres romanesques*, (OR) Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, éd. de 1988, p. 653.